



L'ART DU BUNKAI

Définir l'art est une tâche délicate. En cause, les multiples acceptions de ce mot : technique, savoir-faire, métier ou « ensemble des activités humaines créatrices visant à l'expression d'un idéal esthétique » (le petit Robert). De plus, ce dernier sens, élément important du thème de cet article, est l'objet de palabres interminables, la notion d'esthétique étant elle-même un sujet philosophique aux contours assez flous. Toutefois, s'il n'existe pas de consensus sur cette définition, une constante saute aux yeux : tous les arts font

appel à des techniques assez bien répertoriées dont l'artiste use à sa guise pour façonner son œuvre. La maîtrise d'une technique caractérise le technicien, l'expert ; son utilisation élégante, brillante, innovante ou surprenante, qui sollicite les sens, l'émotion ou l'intellect, est le sceau de la création artistique. Ce qui démarque l'artiste du technicien, c'est le supplément d'âme ajouté à une réalisation. Ainsi, dans un *budo* à l'orientation résolument martiale devrait-on différencier « technique martiale » et « art martial ». L'artiste martial doit donner du sens au terme « art », donc transcender la technique, lui conférer de l'élégance, de la noblesse.

La technique martiale, en particulier celle du karaté, est un outil perfectionné potentiellement dangereux, voire létal. Cette particularité interdit à l'enseignant consciencieux une transmission purement technique. Soit il édulcore la technique pour la rendre inoffensive - elle devient éducative, sportive ou ludique -, soit il en présente une vision aboutie et réellement martiale qui s'intègre harmonieusement à des considérations spirituelles, éthiques et philosophiques, révélant ainsi toute sa beauté, son pouvoir créatif et l'élevant au niveau de l'art. Dans cette voie martiale, pour ne pas rester éternellement un tâcheron, le *budoka*, maître comme élève, doit impérativement adopter un tempérament d'explorateur, de découvreur, d'inventeur ; car l'art est toujours créatif. Cela n'est fondamentalement pas difficile puisque l'efficacité d'un *budo* et ses implications offrent un champ d'investigation incommensurable. Nous sommes donc fort nombreux à chercher, pas forcément dans la même direction, ni avec la même intensité ou les mêmes moyens, cependant seul un très petit nombre expose explicitement le fruit de ses recherches. Aussi ai-je été enthousiasmé en apprenant la parution d'un livre écrit par Areski Ouzrout intitulé « Bunkai, l'art de décoder les katas(*) », qui sillonne des contrées qui me sont familières, préfacé par trois karatékas français respectés : Jacques Tapol, Jean-Louis Morel et Pierre Berthier.

Mes lecteurs et mes élèves savent l'intérêt que je porte aux *bunkai* depuis de très nombreuses années - j'ai écrit un article sur la création des *bunkai* en 2005. Néanmoins ma quête est sans fin et je n'hésite pas à l'enrichir des découvertes d'autrui, à condition, bien sûr, qu'elles soient pertinentes et s'intègrent sans heurt à ma philosophie. J'ai donc entamé la lecture de ce livre, dont le titre élève le *bunkai* au rang de l'art, avec beaucoup d'espoirs.

Le sujet est présenté de façon académique, d'abord la théorie, ensuite la pratique ; les *bunkai* sont nombreux et parfois inédits ; les commentaires, très détaillés, permettent de les comprendre aisément ; l'iconographie est riche et pertinente ; le travail éditorial, en dépit de quelques erreurs, est de qualité et la fabrication somptueuse.

Cet ouvrage propose des clés pour élaborer des *bunkai* personnels, efficaces et réalistes. J'approuve totalement cette démarche car, comme le dit l'auteur, « il vaut mieux apprendre à pêcher que donner du poisson ». Malheureusement, la lecture de ce livre risque de ne pas former beaucoup de bons pêcheurs de *bunkai*.

Afin d'explicitier mon point de vue, je vous propose une lecture commentée de ce gros livre - pas loin de 500

pages. Ce débat d'idées pourra ainsi permettre aux karatékas moins aguerris de mieux orienter leur recherche personnelle.

Qui est Areski Ouzrout ?

Dans tous les domaines, il existe des amateurs plus compétents que des professionnels, des autodidactes plus performants que des diplômés, des inconnus plus doués que des célébrités. Les cartes de visite à rallonge cachent parfois la médiocrité ; je ne m'attache donc pas aux titres, réputations et autres attributs de l'hypothétique capacité à s'imposer comme maître à penser. Je signalerai donc un unique élément du cursus d'Areski Ouzrout : il est, depuis 1999, responsable de la formation à la ligue de karaté du Val-de-Marne. Cette particularité pourra expliquer bon nombre des choix, bons ou mauvais, exposés dans cet ouvrage. Commençons donc la lecture de ce beau livre.

INTRODUCTION

Je suis rapidement séduit par le discours de l'auteur qui déplore l'évolution du karaté vers une activité dénuée de toute vision martiale. Il expose assez précisément les raisons de cette détérioration :

- Modification drastique de la finalité du karaté :

Il devint une sorte de gymnastique lors de l'introduction de son enseignement dans les écoles d'Okinawa, puis lors de sa diffusion dans les universités japonaises. Sous l'appellation karaté traditionnel a été diffusé un karaté sportif et éducatif qu'un grand nombre de karatékas a confondu avec le vrai karaté martial.

- Limitations culturelles :

Au judo les projections, à l'aïkido les luxations et au karaté les percussions. C'est le Dai Nippon Butokukai qui imposa ces exigences lors des reconnaissances officielles. Des décennies de pratique obéissante du karaté ont occulté les techniques qui répondaient à des situations réservées à des arts martiaux déjà répertoriés.

- Valorisation de plus en plus prégnante de l'esprit de compétition dans tous les domaines :

La compétition de karaté - la première au Japon en 1957 - est considérée comme la meilleure vitrine promotionnelle. En conséquence, son omniprésence dans les clubs, ses règles strictes (interdiction des techniques dangereuses donc efficaces) et arbitraires (prime au spectaculaire) induisent des formes de travail totalement standardisées à vocation uniquement sportive.

- Contraintes administratives (notamment les règles de passage de grade) :

Elles imposent des cadres trop limitatifs et figent la pratique dans les formes définies officiellement.

L'introduction des *bunkai* dans les passages de grade est une heureuse initiative mais qui demande à être affinée et étayée.

Ce dernier point mérite un commentaire. Tout examen dont le contenu est défini incite à potasser le programme de celui-ci et uniquement le programme. Dans de nombreux clubs de karaté, les entraînements se limitent donc à ce contenu et à une préparation aux compétitions. Mais pour le karatéka qui souhaite pratiquer dans l'esprit martial, le seul aspect important est la progression sur la voie martiale. Or ce qui ne figure pas dans le programme des examens ressemble à la partie immergée d'un iceberg. Certes, la partie émergée, visible, doit être maîtrisée, mais le plus important pour un vrai *budoka* est sous la surface. Ne vous polarisez donc pas sur les *dan*. Développez vos compétences d'artiste martial, les *dan* en seront la conséquence. Ils ne doivent pas être un but.

HISTORIQUE

Suit un historique, dans l'ensemble très correct, qui met en exergue la disparition de la pratique des *bunkai* au cours du 20^e siècle. Constat indiscutable, je peux en témoigner. Mais l'auteur affirme : « Il existait un enseignement oral qui accompagnait chaque kata. Celui-ci était en quelque sorte le mode d'emploi qui permettait de retrouver les applications, les *bunkai* des katas. Il ne nous a pas été transmis et a disparu. » Cela me laisse plutôt dubitatif. Certes, l'apprentissage de techniques de base standardisées, étape incontournable, et la répétition des *kata*, exercice immuable, semblent conduire à une uniformisation, mais *bushi*, *samurai* ou experts du Tode (ou Okinawa-te et, plus tard, *kara-te*), tous ont développé une expression martiale personnelle. J'émet donc des doutes sur l'existence d'un supposé mode d'emploi des *kata* qui aurait plutôt conduit à l'établissement d'une norme de pratique et d'enseignement. Doutes confortés par la multiplication des styles après Sokon Matsumura (1797-1889) qui enseigna le Shorin-ryu (synthèse de Tomari-

te et Shuri-te) à tous les futurs maîtres de l'époque (y compris ceux du Naha-te). Doutes qui se renforcent quand l'auteur assène des arguments improbables qui amputent sa crédibilité.

Exemple : « D'abord on apprenait l'utilisation des techniques avec un partenaire, sous forme de combats codifiés. Ensuite, le kata était pratiqué comme un aide-mémoire pour se souvenir de ce travail en duo. ». À plusieurs reprises, l'auteur présente le kata comme une suite d'enchaînements techniques mis bout à bout pour ne pas les oublier ; c'est très réducteur. D'ailleurs, si l'objectif est essentiellement mnémotechnique, nul besoin du kata, une liste de *yakusoku-gumite* (assaut codifié) suffit.

De fait, une analyse sérieuse des kata démontre qu'ils contiennent énormément d'informations couvrant de nombreux domaines et que chaque kata possède une logique d'ensemble qui exclut l'idée d'une simple accumulation de séquences techniques. Cantonner le kata à une fonction de mémorisation des techniques, témoigne d'une cécité consternante. De très nombreuses répétitions d'un kata, un peu d'intelligence et de perspicacité démontrent sans ambiguïté une construction cohérente où on décèle, outre des techniques et tactiques, des éléments de stratégie, des astuces psychologiques, des principes éthiques et, à condition de creuser suffisamment, des considérations philosophiques, mais le kata est finalisé dans une forme idéalisée, harmonieuse et pédagogique. Toutes ces informations soigneusement structurées n'ont pas pu apparaître par hasard. De toute évidence le (ou les) concepteur avait en tête une représentation très précise du combat à encoder, des concepts à enseigner, des principes éthiques à inculquer et des idées spirituelles ou philosophiques à propager. Il ne s'est évidemment pas contenté d'agglutiner des techniques de combat qui n'ont pas besoin du kata pour exister et prospérer.

Toutefois, si une pratique assidue d'un kata permet à certains de découvrir toutes les subtilités du scénario mis en scène par le concepteur, d'autres ont besoin d'éclaircissements pour arriver à la même perception. Le *bunkai* est donc l'explication détaillée du déroulement d'un combat codifié sous forme de kata. Exégèse technique, ce n'est pas l'essentiel, mais surtout tactique, stratégique, psychologique, éthique et philosophique. Il est le ciment qui témoigne de la cohérence de l'ensemble du kata. Hypothèse confortée par la tradition orale qui, bien avant la recherche de *bunkai* de l'ère moderne, évoquait « le » *bunkai* et la nécessité de répéter inlassablement le kata afin de découvrir par soi-même « le » fil qui guidait son auteur au moment de la conception.

Le *bunkai* n'est donc pas centré sur les techniques ou les séquences techniques, mais sur la logique qui articule les différentes composantes du kata. D'ailleurs, Areski Ouzrout amène de l'eau à mon moulin en citant deux maîtres.

« Un kata entier était en quelque sorte une technique et apprendre une technique signifiait apprendre un kata. » Kenei Mabuni (fils du fondateur du Shito-ryu)

« Une fois qu'un kata a été assimilé, on doit s'y exercer sans arrêt jusqu'à ce qu'on puisse l'utiliser en cas de besoin, car la connaissance d'une séquence isolée d'un kata en karaté est inutile. » Gichin Funakoshi (fondateur du Shotokan-ryu)

Au début du 20^e siècle, le karaté perd son caractère martial. Nul besoin dès lors d'explicitation des gestes qui deviennent purement gymniques et éducatifs. Les *bunkai* disparaissent donc de l'enseignement.

Mais, est-ce bien ces *bunkai* là que certains voudraient retrouver aujourd'hui ?

Suivons l'auteur de « l'art de décoder les katas » qui expose fort justement la distinction entre *bunkai* et *oyo*. Aujourd'hui, nous confondons les deux termes dans l'appellation *bunkai*. En simplifiant, *bunkai* fait référence à l'analyse, *oyo* à l'application. *Bunkai* est l'explication académique (technique, tactique, stratégique, psychologique, éthique et philosophique) du kata, celle qui a présidé à l'élaboration du kata et telle que le concepteur pouvait la présenter ; celle évoquée dans ces lignes un peu plus haut. *Oyo* concerne les applications possibles des mouvements ou séquences du kata. *Bunkai* est figé puisque le kata est une forme immuable ; *oyo* est une recherche libre. Dans la pratique actuelle, *bunkai* correspond à une application basique, respectueuse de la forme du kata et du nom des techniques. *Oyo* est une forme avancée et évolutive où le kata est parfois difficilement reconnaissable ; un paradigme des déclinaisons possibles d'un concept contenu dans une séquence de kata.

Aujourd'hui, on ne connaît plus avec certitude la teneur du *bunkai* originel puisque le concepteur du kata a disparu et que les transmissions orales successives déforment toujours le message. Mais nous avons toujours les kata qui contiennent intrinsèquement tous les renseignements utiles pour avancer sur la voie martiale même s'ils ont été quelque peu édulcorés, en particulier par Anko Itosu (1830-1915). Il suffit de faire preuve d'un peu de discernement pour retrouver l'essentiel des idées du fondateur.

Le concept *oyo* fait référence à la recherche qui, sur la base du kata, permet de développer des interprétations personnelles. Mais un enseignement traditionnel et codifié de cette recherche, sorte de mode d'emploi attaché

à chaque *kata* comme l'évoque Areski Ouzrout, a-t-il jamais existé ? Pour tenter d'y voir plus clair, explorons le passé de notre art martial.

Jusqu'en 1868, le Tode, ou Te, est martial. L'entraînement, interdit par le pouvoir des *shogun* et destiné pour l'essentiel à faire face aux humeurs de *samurai* prompts à dégainer leur sabre, se déroule en catimini et souvent de nuit (il semble toléré, mais étroitement surveillé, pour la garde du palais de Shuri, donc pour Sokon Matsumura qui en est le chef). Les *kata* sont une base d'entraînement qui doit permettre de faire face à tout type d'agression et en particulier à la vindicte des *samurai* du *shogun*. Dans ces conditions il est évident que les maîtres, comme tout bon enseignant, donnent des directives à leurs disciples pour guider leur progression et affûter leur efficacité. Bien que n'étant plus interdites après la fin du shogunat, les pratiques martiales restent empreintes de l'habitude du secret jusqu'à la fin du 19^e siècle.

Ces directives, orales car clandestines jusqu'en 1868 et par tradition ensuite, sont-elles standardisées et communes à tous ou chaque maître transmet-il ses idées personnelles sur l'efficacité du *kata* ? Sur la période antérieure à 1868, nous avons peu de renseignements sur les rapports qu'entretenaient les maîtres mais chacun n'enseigne qu'un, deux ou, au maximum, trois *kata* et souvent différents de ceux de ses collègues. De plus n'oublions pas la volonté de chacun d'afficher sa différence ou sa supériorité. Tout cela ne milite guère pour une homogénéité des enseignements. Après 1868, les lieux d'entraînement se multiplient progressivement dans un climat de concurrence acharnée. Chaque école conserve précieusement ses petits secrets censés assurer sa supériorité car les affrontements sauvages entre elles deviennent fréquents et violents, sans doute pour compenser la disparition des *samurai* du *shogun*. Ces faits suggèrent une conception personnelle des subtilités du Tode pour chaque maître et excluent l'idée d'un mode d'emploi attaché au *kata* et que tous auraient partagé dans une belle coopération.

Toute recherche sur la base du concept *oyo* a disparu avec l'avènement du karaté gymnique à partir du début du 20^e siècle. Cependant, elle reposait vraisemblablement sur les compétences martiales et pédagogiques de chaque maître. L'existence d'un prétendu mode d'emploi du *kata* qui donnerait les clés du concept *oyo* est donc une hypothèse hasardeuse. Il n'y a sans doute rien à retrouver puisque nous n'avons rien perdu. Aujourd'hui, comme hier, il est dans le rôle du professeur d'aider ses élèves dans cette recherche comme le fait Areski Ouzrout avec ses clés de décryptage des *kata*. Cependant, il est inutile de justifier cette démarche en s'appuyant sur une prétendue tradition disparue dont rien ne vient étayer l'existence. D'autant que la partie réellement perdue concerne le *bunkai* originel, dont la reconstitution, au moins dans les grandes lignes, n'est pas une tâche insurmontable, sauf peut-être pour l'auteur. Il mentionne, en effet, Nakayama *sensei* qui évoque dans Best karate les aspects spirituels de l'enseignement des *kata*, mais seulement pour en dire, je cite : « ils dépassent le cadre de cet ouvrage. » Il élude ainsi ce qui aurait pu lui éviter quelques erreurs dans la suite de son exposé.

Puisque c'est actuellement l'usage, je continuerai à utiliser le terme *bunkai* de façon générique pour toutes les explications (*bunkai*) et applications (*oyo*) du *kata*, mais ce détour était nécessaire pour comprendre ce que certains mots dissimulent.

Après des décennies d'appauvrissement de l'art martial, le renouveau de la pratique des *bunkai* constitue indiscutablement une avancée décisive qui aide à la compréhension des enseignements du *kata*. Ils sont le lien qui assure la transition entre la théorie du *kata* et la pratique du *kumite*. Néanmoins, il faut prendre garde à ne pas restreindre cette recherche de *bunkai* aux seuls aspects techniques, même si le programme des examens de *dan y* incite. Le *kata* recèle une infinie richesse qu'il serait dommageable d'amputer.

Oublions donc les tortueux détours de l'auteur et examinons ses propositions.

AGRESSION

L'art martial véritable est conçu pour affronter efficacement toute forme de conflit le plus sereinement possible. Areski Ouzrout semble vouloir réhabiliter l'aspect martial du karaté en empruntant la voie royale du *bunkai*. Je ne peux qu'applaudir à cette initiative.

L'agression moderne n'est pas la seule situation qui peut conduire à l'utilisation de la force, mais elle est sûrement la plus courante. L'auteur commence donc fort judicieusement par une exploration des différentes formes d'agression pour être sûr de coller à la réalité, mais là où le bât blesse, c'est, entre autres et surtout, dans le choix de l'étude qui lui permet de définir les agressions les plus fréquentes. Je ne résiste pas à la tentation de le citer :

« Je vais m'appuyer sur une recherche effectuée aux États-Unis en 1996 par le National Institute of Justice. Des données ont été collectées dans six juridictions par deux chercheurs. Leur enquête porte sur un échantillon

de 7512 arrestations effectuées par des officiers de police. Cette recherche analyse l'utilisation de la force par et contre la police durant les arrestations.

L'utilisation des armes à feu et des armes blanches est assez faible. »

Suit un tableau que je vous demande de lire attentivement :

TACTIQUES	%	NOMBRE
Crachat	7%	74
Saisie	11%	114
Torsion du bras	12%	128
Lutte	26%	262
Pousser, bousculer	16%	166
Frapper du poing	6%	66
Frapper du pied	7%	74
Mordre, griffer	4%	39
étranglement respiratoire	2%	16
étranglement sanguin	1%	12
Contrôle par saisie	2%	21
Autre tactique	5%	54
TOTAL	100%	1026

Surgit une première incertitude : « Cette recherche analyse l'utilisation de la force PAR et CONTRE la police... » Or le tableau ne dit pas qui, des personnes arrêtées ou des policiers, est l'auteur des violences constatées. Imputons-les donc arbitrairement aux personnes arrêtées. De plus il n'est pas précisé si elles concernent de vrais délinquants ou de supposés délinquants ultérieurement innocentés ; auquel cas ce sont eux qui se sentent agressés et il est logique qu'ils ne coopèrent pas ou qu'ils se rebellent.

Vous remarquerez néanmoins la relative retenue de ces prétendues agressions qui s'explique par ce contexte très particulier. En nombre d'abord : moins d'une sur sept arrestations (1026 prétendues rébellions sur 7512 arrestations). En intensité ensuite : cracher, saisir, tordre le bras, lutter, pousser, bousculer, ensemble qui totalise 72% de ce qui est qualifié d'agression ne ressortit pas à la grande férocité. Quant à l'utilisation si marginale des armes qu'elle ne figure pas dans le tableau, elle est liée à une évidence : seul le grand banditisme, dans des circonstances exceptionnelles, se permet de menacer des policiers ou de leur tirer dessus délibérément.

Pourtant les médias relatent quotidiennement des agressions d'une sauvagerie consternante ; les armes, blanches ou à feu, sont couramment utilisées pour menacer, blesser ou tuer ; une soirée dans un bal ou une boîte de nuit est l'assurance d'assister à quelques échauffourées parfois dramatiques ; la nuit, certaines cités sont de vrais coupe-gorge.

Nonobstant ces évidences, Areski Ouzrout préfère se cantonner à une étude hors de propos qui va sous-tendre toute la suite de son discours et constitue donc un énorme biais qui rend caduque toute son analyse. D'ailleurs s'étonne-t-il de ne pas voir mentionnés les coups de tête qui, dit-il, sont fréquents en combat de rue. Pourtant l'étude ne parle pas de combats de rue mais d'arrestations. Naïveté ou rouerie ?

Et il poursuit en réduisant les formes d'agression à quatre catégories, on ne sait par quel tour de passe-passe :

- Saisies : 54% ;
- Poussées : 16% ;
- Coups de pieds : 7% ;
- Coups de poing : 6% ;
- Autres tactiques : 16% (qui passeront à la trappe et ne seront pas analysés).

Je ne vais pas vous ennuyer avec le reste de sa revue de détail des agressions possibles, car elle est totalement inepte compte tenu des prémisses absurdes sur lesquelles tout est construit. De plus, j'ai déjà rédigé un article sur l'agression en 2006 - et non sur les arrestations mouvementées - auquel on pourra se référer.

Ajoutons tout de même un point capital : les agressions les plus dangereuses, les plus violentes et surprenantes sont, c'est heureux, les plus rares. C'est pourtant sur celles-ci que devrait porter l'essentiel de l'entraînement. En art martial, le précepte « qui peut le plus peut le moins » se vérifie chaque jour et c'est en se frottant à de vraies difficultés que le mental se forge. Il serait en effet ridicule de passer son temps à esquiver des crachats ou à résister à des poussées. Ces évidences n'empêchent pas l'auteur de se gargariser de ses 56% de *bunkai* (sur le *kata* Kanku-dai) en réponse à des saisies ; mieux que les statistiques présentées plus haut !

Toutefois, même si on peut déplorer ce biais, l'objectif principal de cet ouvrage, qui est de donner des clés pour élaborer des *bunkai* valables, c'est-à-dire selon l'auteur « réalistes et efficaces », devrait répondre à l'attente légitime de nombreux karatékas.

CRITÈRES D'ÉVALUATION DES BUNKAI

Vous avez élaboré un *bunkai* à partir d'une séquence de *kata* et, en *budoka* avisé, vous vous interrogez. Quels sont ses défauts et qualités ? Puis-je le valider en l'état ou dois-je l'améliorer ? Présente-t-il un vice rédhibitoire ?

Comme le *bunkai* est une phase bien précise de la recherche martiale, il est logique qu'il réponde à certains critères. Areski Ouzrout nous présente donc ceux qu'il estime pertinents pour juger leur validité. Il vise d'ailleurs explicitement deux formes de jugement : l'auto évaluation et l'appréciation par un jury. À la première lecture, j'ai repéré quelques bizarreries ; alors j'ai relu plusieurs fois cette liste. Voici de quoi elle est composée, accompagnée de commentaires de mon cru :

- Quelques évidences : « Envisager une distance d'attaque réaliste ».

C'est une des bases essentielles du karaté qu'on doit avoir compris quand on ambitionne de créer des *bunkai*. Si une erreur de cet ordre survient, il n'est pas nécessaire d'examiner le reste ; rien de bon ne peut émerger.

- Des vœux pieux : « Finir le combat rapidement ».

Certes, c'est ce que tout le monde souhaiterait ; mais l'adversaire ne le voit pas forcément du même œil. Et si l'on suit ce précepte à la lettre tous les *bunkai* devraient s'interrompre après la première technique d'attaque sur le modèle du *ippon-gumite* et de préférence en *sen-no-sen* (réponse simultanée à l'attaque). Alors à quoi sert le *bunkai*, si c'est la même chose que le *ippon-gumite* ?

- Des quasi redondances trop élitistes : « Anticiper » ; « Garder l'initiative ».

Anticiper, c'est prendre l'initiative ; qui songerait à ne pas la conserver ? Cependant, ce schéma est un idéal qui se réalise quand on domine son ou ses adversaires. Travailler en permanence sur la certitude de sa supériorité est une hérésie qui expose à de sérieuses désillusions si l'adversaire se révèle trop rapide, trop mobile ou tout bonnement meilleur que soi. N'oubliez pas qu'un *bunkai* reste un exercice codifié, que la réalité est rarement en concordance avec vos désirs et qu'il est bon de vous entraîner à des situations impossibles à contrôler immédiatement. Envisagez donc la même séquence en anticipant, puis en étant momentanément débordé. Par exemple, on peut passer à l'extérieur de la première attaque, ce qui interrompt un éventuel enchaînement et permet d'utiliser le reste de la gestuelle dans une projection ou une immobilisation. On peut également rester sur l'intérieur et enchaîner plusieurs blocages ou esquives avant de conclure. Idéalement, la première solution est préférable, mais la seconde constitue un exercice largement profitable. Dernier reproche, anticiper c'est travailler en *sen-no-sen*. Ne serait-ce pas un peu redondant avec le critère précédent ?

- Des éléments invérifiables : « Fonctionner sous état de stress » ; « Prédire la réaction de l'adversaire » ; « Choisir des habiletés transférables ».

Rien n'est contestable dans ces conseils, toutefois il ne sont pas présentés comme conseils mais comme critères de jugement. Or, même le pratiquant peut s'abuser sur sa capacité à suivre ces consignes ; alors, que peut donc bien en faire un jury d'examen ?

- Des erreurs monumentales : « Prévoir d'enchaîner ».

Prévoir c'est mobiliser l'esprit dans une direction définie. Esprit qui, faut-il le rappeler, fait très difficilement plusieurs choses en même temps. Si vous prévoyez quelque chose à un instant crucial, votre esprit n'est plus disponible pour une observation efficace. Si vous prévoyez d'exécuter un *mae-geri*, vous aurez beaucoup de mal à voir survenir le *kizami* adverse. L'esprit doit être disponible, donc vide ; c'est un précepte incontournable de

tous les vrais arts martiaux. *Mokuso* ! De plus, comment un jury pourrait-il savoir si quelqu'un a prévu une suite au cas où l'adversaire ne serait pas hors de combat à la fin du *bunkai* ?

- Des critères discutables : « Ne pas reposer sur des qualités physiques ».

L'auteur dit lui-même qu'en situation de stress les capacités physiques diminuent notablement. Il est donc nécessaire de les cultiver y-compris dans les *bunkai* pour qu'il en reste suffisamment lors d'une agression. Certes, il est souhaitable de considérer qu'en cas d'agression on ne sera pas échauffé, mais certains font l'écart facial ou un salto à froid ; faut-il leur interdire un coup de pied *jodan* ?

- Des fausses pistes : « Envisager une maintenance facile de la réponse ».

L'auteur conseille d'utiliser des geste simples et instinctifs pour faciliter l'acquisition, la mémorisation et l'utilisation spontanée du *bunkai*. Première objection : les gestes sont ceux du *kata*. Simples ou complexes, c'est le *kata* qui l'impose et leur application réaliste et efficace n'est jamais simple sauf si on a atteint un niveau d'expertise. Deuxième objection : il est aberrant de travailler un *bunkai* dans l'optique d'une réponse adaptée et instantanée à une forme définie d'agression. Sur tel type d'agression, vous ouvrez le tiroir X, vous sortez le dossier Y dans lequel vous trouverez la réponse Z. C'est la même erreur que proposent les pseudo-spécialistes de la self-défense : « Sur une attaque de couteau comme ceci, vous réagissez comme cela. » D'une part cela exige autant de réponses qu'il existe de possibilités d'attaque ; c'est sans doute pourquoi l'auteur conseille d'en limiter le nombre. Comment ? Mystère ! Et d'autre part ça ne se passe jamais dans la réalité comme prévu à l'entraînement. Or en proposant une maintenance, c'est-à-dire la répétition régulière d'une ou deux applications portant sur une même séquence, l'auteur suggère de s'engager dans cette voie sans issue. Pour ma part, je recommande de transformer une séquence de *kata* dont vous avez compris la logique en une seule et même sensation suffisamment malléable pour qu'elle s'adapte à de multiples situations. Ainsi votre *bunkai* doit pouvoir s'ajuster à des trajectoires d'attaque qui varient sensiblement, mais surtout vous devez cultiver la possibilité d'utiliser le même concept, ou principe directeur, issu de la gestuelle dans des applications totalement différentes en ayant le sentiment de toujours exécuter la même forme fondamentale. L'objectif est de développer la faculté d'adaptation et non la maîtrise technique d'un *bunkai* standardisé. Certes l'examen de grade exige le *bunkai* bien rôdé, mais ce ne doit pas être le seul axe de travail.

- Des points inutiles : « Équilibrer les applications dans le kata ».

Équilibrer selon quel barème ? La référence Ouzrout : 54% de saisies ; 16% de poussées ; 7% de coups de pieds ; 6% de coups de poing ? Vous avez vu d'où elle provenait ; oubliez. Ne construisez pas un *bunkai* pour satisfaire des statistiques, mais parce que le *kata* vous conduit naturellement à cette application.

Pratiquement tous les critères proposés par Areski Ouzrout sont inexploitable. Alors, comment évaluer un *bunkai* d'examen ?

D'abord en restant humble car le *bunkai* est un exercice codifié qui tente modestement d'approcher la réalité en utilisant la gestuelle du *kata* dans des applications variées. Il montre votre maîtrise de l'exercice, pas votre réelle efficacité en cas d'agression. Donc, centrez-vous sur ce qui peut être évalué : la technique, votre savoir-faire et votre détermination ; rien de plus. Et procédez de façon similaire à l'évaluation des différentes formes de *yakusoku-gumite* en étant attentif aux deux points suivants :

- Les gestes du *kata* sont-ils reconnaissables ?

Ou, du moins, la sensation, la logique, le principe directeur correspondants sont-ils toujours présents ? Pour l'entraînement, tout est possible, mais en examen de grade il vaut mieux présenter une forme facilement identifiable.

- Ne commettez-vous pas d'erreur flagrante ?

Par exemple : offrir des opportunités d'attaque à votre adversaire et les négliger ; présenter une forme qui dépasse vos possibilités techniques ; etc.

L'objectif de cet indispensable travail, complémentaire des *kata*, *kihon* et des différentes formes de *kumite*, est de découvrir les concepts et enseignements dissimulés dans les *kata* et de les mettre en pratique dans des situations variées de façon à acquérir progressivement les qualités d'adaptation qui permettent d'affronter une agression sévère. Mais, même si vous vous entraînez correctement et très régulièrement, vos chances de sortir indemne d'une confrontation violente resteront toujours hypothétiques.

Le seul moyen de juger réellement la compétence martiale d'un *budoka* serait d'observer comment il s'adapte de façon efficace à une véritable agression totalement imprévue. Mission impossible ! Seul un très bon professeur capable de pénétrer les arcanes du psychisme de son élève pourrait apprécier sa capacité - probabilité et non certitude - à répondre efficacement à une situation inédite et violente. Pourtant, Areski Ouzrout prétend donner des clés pour évaluer, je cite, « le réalisme et l'efficacité » du *bunkai*, ce qui est totalement utopique. N'oublions pas que, dans le triptyque *shin-ghi-tai*, *shin* (l'esprit) est le paramètre le plus important et pourtant le plus inaccessible au jugement d'autrui. Les situations de stress intense révèlent des caractères inattendus ; tel individu discret va se comporter en héros, tel hâbleur va se dégonfler lamentablement.

Peut-on toutefois parler du réalisme et de l'efficacité d'un *bunkai*, comme le fait l'auteur, en se limitant à l'aspect technique ? À l'entraînement, l'étude de réponses à des agressions codifiées est un passage obligé qui permet de mettre en place les automatismes évitant des erreurs préjudiciables. Mais le geste ne doit pas se figer dans une unique perception car l'adaptabilité est un impératif martial imposé par l'infinie diversité des agressions. Cette diversité des attaques implique la diversité des défenses. Cependant pour ne pas devenir ingérable, nous l'avons vu plus haut, l'étendue de la gestuelle doit être limitée. Ce qui prime est l'aptitude à formuler des répliques multiples et variées sur des attaques tout aussi variées à l'aide d'un même geste, d'une même séquence gestuelle ou, mieux, d'un même concept : un petit nombre de techniques pour un nombre illimité d'applications (l'auteur cite l'exemple du livre de Rick Clark qui présente 75 applications de *gedan-barai* ; point de départ intéressant, mais certaines applications sont tirées par les cheveux). L'intérêt de ce travail ne réside pas dans un *bunkai*, mais dans la faculté d'adaptation, qualité primordiale du *budoka*. Un geste, une séquence, un concept doivent engendrer de multiples *bunkai*. Le nombre de *bunkai* issus du même modèle est d'ailleurs un bon révélateur du niveau technique d'un karatéka. C'est donc l'ensemble de cette recherche qui permet d'approcher un certain réalisme et un espoir d'efficacité. Un *bunkai* constitue un tout petit morceau de ce puzzle et n'est absolument pas caractéristique des qualités martiales d'un karatéka. Certains critères proposés par Areski Ouzrout pourraient éventuellement guider la recherche d'un ensemble de *bunkai* à partir d'une même séquence de *kata* ; ils ne peuvent en aucune manière permettre de juger un *bunkai* isolé. L'évaluation d'un *bunkai* est donc fort simple : les deux critères évoqués plus haut sont-ils respectés et l'exécution est-elle correctement maîtrisée ? Un jury ponctuel ne peut rien en dire de plus. Prétendre donner à un jury les moyens d'apprécier les vraies qualités martiales d'un *budoka* au travers d'un unique *bunkai* codifié est une vulgaire tromperie. Le *bunkai* réaliste et efficace n'existe pas.

Oublions donc pour un temps cette grille d'évaluation des *bunkai*, à première vue inexploitable, que propose l'auteur et plongeons-nous dans ses 28 clés de décryptage qui doivent conférer la compréhension du *kata* et la science du *bunkai*.

LES CLÉS DE DÉCRYPTAGE

Le *bunkai* est un exercice difficile pour de nombreuses personnes qui pratiquent le *kata* sans bien voir où il les conduit. Pour les mettre sur la voie, il faut ouvrir quelques pistes en émettant un certain nombre de suggestions incitatives. Or, stupeur ! c'est exactement le contraire que l'auteur propose dans deux de ses trois premières clés sous couvert de la caution d'un maître, fondateur du Shorei-kan (école de la courtoisie), Seikichi Toguchi (1917-1998) : il interdit de s'engager dans certaines directions pourtant riches de potentialités.

Commençons par la clé de décryptage N°3, celle qui me hérissé le plus :

- « Il n'y a qu'un ennemi et il est face à vous. »

Les examens fédéraux suivent ce principe. Je peux le comprendre car l'organisation ne serait pas tenable avec des exercices mêlant trois ou quatre karatékas, car bien trop compliqués à mettre en œuvre. Mais les *bunkai* ne sont pas réservés à l'obtention des *dan*. Ils sont un élément crucial de la progression sur la voie martiale. Pourquoi donc se limiter à un seul adversaire ? pourquoi est-il toujours devant ? et pourquoi bannir les armes ? Areski Ouzrout tente une explication : « Cela ne veut pas dire que dans une agression on ne peut pas être confronté à plusieurs assaillants. Bien au contraire. Cependant, même contre plusieurs agresseurs il n'est possible de s'occuper que d'une personne à la fois. »

Ce qui est fâcheux, c'est la propension de nombreux délinquants à se jeter simultanément sur leur victime. Conclusion : pratiquer un art martial ne servirait à rien dans ce cas fréquent.

L'auteur poursuit dans la même veine : « Si l'adversaire est derrière, lorsque l'on se retourne face à lui, il n'est donc plus dans le dos. » On aurait envie de sourire à la lecture de ce truisme si ce n'était si pathétique. Et puis

on voit bien l'avantage quand on a un adversaire devant et l'autre derrière : quand on se retourne, ce n'est plus le même qui est devant !

Redevenons sérieux. Pratiquer des exercices qui mobilisent plusieurs adversaires est un passage obligé de l'art martial qui permet de développer le sens de l'observation, la science du placement, les gestes dissociés, les tactiques d'évitement et toutes les stratégies réellement martiales ; notamment, les transitions entre séquences où il est nécessaire d'achever une action sur un adversaire alors que le suivant développe déjà son attaque et, bien sûr, les attaques simultanées, situations dont la présence est évidente dans les kata. Une fabuleuse richesse, encore augmentée si on y ajoute l'usage des armes, qui enthousiasme les vrais *budoka*. Et qui devrait motiver les enseignants sérieux.

Oublions cette pseudo clé (sauf en examen de grade) et passons à la clé N°2 de la liste de l'auteur.

- « Les techniques exécutées en avançant impliquent des techniques d'attaque. Celles effectuées en reculant impliquent des techniques défensives ou des parades. »

Une question Monsieur Ouzrout : Quand je couple défense et contre-attaque dans un même geste, que dois-je faire ? rester sur place ?

Et puis dans des kata comme Heian-shodan, à part sur le *tetsui-uchi*, on ne recule jamais ; c'est donc un kata d'attaque ! Puisque vous aimez bien les citations, Monsieur Ouzrout, permettez-moi de citer Gichin Funakoshi : « *Karate ni sente nashi* » souvent traduit par : « Il n'y a pas de première attaque en karaté. » Tout cela est bien confus ; mais sans doute n'ai-je pas le niveau pour comprendre. Poursuivons l'exploration de vos clés d'incompréhension.

- « Ne pas se laisser abuser par l'*embusen*. »

L'*embusen* est le schéma des déplacements d'un kata. Nous sommes sur ce point bien d'accord : l'*embusen* est une indication pédagogique soulignant des actions se déroulant dans différentes directions. Nul besoin de le respecter à la lettre dans les applications. Mais l'auteur revient à son obsession - il n'y a qu'un ennemi - et propose pour démontrer l'indémontrable un *bunkai* avec un seul adversaire. Belle démonstration qui prouve l'impossibilité de respecter l'*embusen* dans une application sur un seul adversaire. Montrez lui comment vous respectez l'*embusen* dans une application avec plusieurs adversaires et vous déclencherez les foudres du censeur : « un seul adversaire ; et il est devant vous ! » Monsieur Ouzrout est un philosophe ordonné ; dans la vie tout est simple, il suffit de régler les problèmes les uns après les autres même s'ils vous tombent dessus tous en même temps. Oubliez donc ces divagations. L'*embusen* peut être une aide, il ne doit jamais être un obstacle.

- « Chaque mouvement a une signification et peut être utilisé en combat. »

On reconnaît bien là ce qui est considéré par beaucoup comme un diktat fédéral malgré l'absence d'une telle consigne dans les règlements de passage de grade. Les gestes visés sont ceux qui ont ou peuvent avoir une signification symbolique. Là encore, l'auteur se croit obligé de justifier l'arbitraire : « Les maîtres qui créèrent les formes codifiées étaient guidés par un impératif d'efficacité. [...] C'est pourquoi, il n'y a probablement pas de mouvement superflu dans un kata. » Et plus loin, en conclusion du deuxième livre « En effet, pourquoi perdre du temps à étudier des mouvements qui ne fonctionneraient pas dans le feu de l'action ? » Un kata n'est certainement pas créé pour un usage personnel. Il est destiné à transmettre des idées martiales et pas seulement des techniques efficaces comme le soutient l'auteur. Sa première fonction est donc pédagogique et véhicule tous les éléments qui se rapportent de près ou de loin à l'art martial (stratégiques, éthiques, philosophiques ou spirituels) susceptibles d'orienter correctement le karatéka dans sa pratique. Le symbolisme y a donc toute sa place. Laissons ceux qui souhaitent profiter de l'enseignement de ces symboles pratiquer ces mouvements selon leur perception. Toutefois, il n'est pas interdit de les intégrer dans un *bunkai*.

- « Le nom des techniques peut induire en erreur. »

Enfin nous sommes totalement d'accord. « Ainsi une technique de karaté peut avoir des fonctions diverses. Le même mouvement peut servir à frapper, dévier, parer, projeter, faire une clé... Il n'y a de limite que notre imagination. C'est pourquoi il faut s'affranchir de la terminologie. »

Je n'ai rien à ajouter.

- « Chaque partie d'un mouvement a son importance. »

Nous sommes encore globalement sur la même ligne : le contact avec l'adversaire peut s'effectuer en tout point de la trajectoire d'un geste et, très souvent, l'application ne sera plus en concordance avec la signification originale du nom de la technique. A contrario, je n'adhère pas à l'idée qu'une longue trajectoire sert juste à trouver de la puissance, ce qui en soit invalide l'allégation suivante : seuls 20% de la technique seraient utiles. Beaucoup de karatékas pratiquent de manière étriquée. C'est d'ailleurs un exemple donné par l'auteur qui exécute *gedan-barai* sans préparation. Or plus les gestes s'amplifient, plus on occupe d'espace et plus on maintient l'adversaire éloigné. De plus, les larges trajectoires offrent une meilleure protection en permettant un balayage éventuel des attaques mal perçues ; elles donnent également la possibilité de faire plus facilement évoluer le geste vers une utilisation différente Sans oublier un *kime* plus énergique ce qui n'est pas un aspect négligeable.

Il faudrait également m'expliquer comment on peut faire cohabiter « chaque partie d'un mouvement a son importance » et « seuls 20% de la technique sont utiles ».

- « Considérer les attaques les plus courantes. »

Sans exclure les défenses sur des agressions bénignes, je préfère pour ma part centrer l'entraînement sur les attaques les plus dangereuses. Cela me paraît être plus conforme à l'idée d'un système de défense personnelle et plus pertinent pour progresser sur la Voie et pas seulement sur un aspect technique. Et puis, nous avons déjà vu la fiabilité qu'il fallait accorder aux statistiques utilisées par l'auteur. Passons.

Cependant, sous le titre de cette clé de décryptage l'auteur enchaîne avec des considérations totalement ubuesques. L'assaillant qui enchaîne plusieurs techniques est pour lui « un mauvais postulat de départ ». Et en guise de démonstration : « en effet, que devient l'application si l'adversaire enchaîne autrement ? » Pourquoi ne s'est-il pas demandé ce que devenait son propre *bunkai* si l'assaillant attaquait autrement ? Tout cela n'est pas sérieux. Primo, l'auteur refuse d'admettre que Tori puisse enchaîner efficacement. Il condamne donc son lecteur à trouver des *bunkai* sur une seule technique d'attaque isolée, ce qui le prive d'un travail réaliste d'une grande richesse ; d'autant plus qu'il considère comme attaque une simple saisie et n'envisage même pas l'*atemi* qui devrait logiquement suivre. Secundo, l'auteur aurait-il oublié le début de son livre où il explique que « [le] *bunkai* est un exercice académique, théorique... » Il doit donc correspondre à une situation d'agression définie et non aléatoire.

Suit une assertion non étayée : « Je ne pense pas que les katas aient été conçus dans l'optique de faire face à plusieurs attaques simultanées. » Je ne chercherai pas à démontrer le contraire, mais il m'importe de travailler sur l'hypothèse d'une agression multiple et simultanée ; or les *kata* regorgent de séquences où cette exploration est possible.

- « Ne pas isoler la technique, considérer celle qui vient avant et celle qui vient après. »

Je pourrais être globalement d'accord, mais un détail me fait sourciller. « Il faut garder l'esprit ouvert car plusieurs solutions sont toujours possibles. » Fort bien ! Mais un peu plus haut : « Il arrive parfois qu'un enchaînement se termine par une technique de parade. Comme un échange ne peut pas être finalisé de cette manière,... » Voilà un exemple parfait d'esprit fermé. Il est vrai qu'Areski Ouzrout n'évoque jamais les composantes psychologiques, éthiques, spirituelles et philosophiques du *kata*. C'est un pur et dur ; soit il est débordé et il s'enfuit, soit il maîtrise et il achève le travail. L'adversaire qui admet son infériorité, abandonne son hostilité et à qui on accorde sa grâce n'est pas une option pour lui.

Cela étant, les *bunkai* d'un *kata* peuvent se construire sur tous les assemblages possibles : techniques juxtaposées ou distantes, séquences qui se chevauchent ; ils peuvent porter sur un seul geste, voire une partie d'un geste, un nombre de techniques variable ou même sur le *kata* dans son intégralité - travail intéressant avec plusieurs adversaires mais contraire à la recherche fondamentale du coup décisif caractéristique du karaté si vous vous limitez à l'adversaire unique. Vous pouvez enchaîner la même séquence gestuelle sur plusieurs adversaires successifs en réalisant un *bunkai* différent à chaque fois - application intéressante des séquences de *kata* où une technique se répète deux ou trois fois. Vous pouvez les faire fonctionner sur des attaques simultanées ou très légèrement décalées. Et vous gagnerez beaucoup à dépasser la gestuelle pour vous attarder sur la logique, les grands principes et les concepts du *kata* que vous déclinerez selon votre imagination. Il faut garder l'esprit ouvert !

N'oubliez pas toutefois les règles coercitives des passages de grade mais ne vous enfermez pas dans cette seule optique.

- « Le kata démontre les angles corrects. »

Ce qui est en parfaite contradiction avec le précepte de ne pas se laisser abuser par l'*embusen*. Comme l'auteur persiste avec son unique adversaire de face, il se lance dans une interprétation loufoque des déplacements.

- « Sortir de l'axe d'attaque. »

C'est une des premières consignes données aux combattants. Inutile de ressortir ici toutes les bases du karaté. La seule conséquence de cet étalage de prescriptions inutiles est de noyer les messages essentiels dans un salmigondis indigeste.

- « La main qui va en arrière (*hikite*) tient quelque chose. »

Cela est trop restrictif. Je préfère suggérer d'attribuer une fonction supplémentaire au *hikite*. Ainsi peut-il servir de *ushiro-empi-uchi*, de parade, de luxation, de projection et, bien sûr, de traction. Cependant, afin d'éviter une accumulation inexploitable on pourrait formuler de façon synthétique que tout mouvement, ou ensemble de mouvements, ou partie de mouvement, peut être utilisé à une fin et dans une optique différentes de sa fonction de base ce qui recoupe la prescription de ne pas se laisser abuser par le nom de la technique.

- « Utiliser les deux mains. »

C'est la base du karaté que l'on apprend en faisant *hikite* dans tous les *uke-waza*, *tsuki-waza* et *uchi-waza*. Or on a vu plus haut la possibilité d'utiliser le *hikite* hors de sa destination première. Encore un conseil inutile.

- « Il peut y avoir quelqu'un dans l'espace entre les bras et le corps. »

Il est rare qu'on ne s'en aperçoive pas ! Voir la suite du commentaire ci-dessous.

- « Envisager différentes distances de combat. »

Une relecture sérieuse aurait évité des redondances aussi évidentes. Mais, c'est vrai, la même gestuelle permet souvent des applications à des distances différentes.

Dans ces lignes, Areski Ouzrout découvre une lacune embarrassante dans sa pratique martiale : « Le chercheur de *bunkai*, pour décoder des passages qui lui semblent obscurs, a besoin d'un éclairage nouveau. C'est pourquoi il doit donc s'inspirer d'autres styles de karaté ou des principes d'autres arts martiaux pour éviter de tourner en rond. »

De nombreux enchaînements techniques des *kata* correspondent à des situations de corps à corps, à des saisies, dégagements, luxations, immobilisations, contrôles ou projections, mais également à des techniques d'armes, notamment bâton ou sabre. Indiscutablement, puisqu'elles sont parties intégrantes des *kata*, elles devraient se retrouver dans l'enseignement du karaté.

Suggérer aux élèves d'aller chercher les réponses dans un autre art martial est une absurdité. Autant leur conseiller de s'adonner au krav-maga qui prétend avoir réponse à tout. Il incombe aux enseignants de combler ces lacunes au plus vite. Mais en prenant soin de ne pas intégrer à l'art martial des techniques qui seraient strictement sportives. Les projections de judo par exemple, sont presque toutes inexploitable en combat réel. Observez bien les *kata* ; les solutions y sont dissimulées.

- « Les positions sont des techniques. »

Argumentation assez peu convaincante. En fait, ce sont plutôt les déplacements qui sont le sujet de cette prétendue clé de décryptage et c'est redondant avec l'utilisation particulière de n'importe quel mouvement.

- « Les coups de pied sont plus efficace au niveau bas. »

C'est faux ; un *mawashi-geri* dans la tête ou dans les côtes peut être plus invalidant que la même technique dans la cuisse. Cependant, pour le plus grand nombre, ils seront plus faciles à exécuter au niveau *gedan*, surtout en situation d'agression. Encore une analyse bâclée qui confond efficacité et facilité. Il est toutefois judicieux d'inciter à l'utilisation de coups de pied bas, redoutables quand ils sont bien maîtrisés, car les règles de compétition toujours envahissantes ont privé de nombreux karatékas de cette arme. De plus, l'enchaînement pied/poing est plus rapide avec un coup de pied bas et expose moins certains *kyusho*.

- « Contrôler la tête. »

Le contrôle est effectif quand les deux mains enserrant la tête. C'est effectivement intéressant, mais pourquoi se limiter à la tête ? L'adversaire est dominé quand on contrôle deux points de son corps de manière à créer un levier. Exemple : un genou appuie sur l'extérieur de sa jambe, une main pousse sa tête dans la direction opposée. Comme le préconise l'auteur un peu plus loin, il faut dégager le principe qui sous-tend la technique. Il a sûrement oublié de se relire.

- « Frapper sur des points faibles. »

Les *kyusho* sont une mine d'or qui devrait être exploitée dès les premiers apprentissages de l'art martial. Pas seulement en percussion, mais également en pression, frottement ou pincement. Quant à la supposition que certains gestes de *kata* indiquent de viser un point vital déterminé, elle relève d'un onirisme débridé. Fondamentalement toutes les techniques doivent porter sur des *kyusho*.

- « Utiliser toutes les parties du corps. »

Encore une redondance : si chaque geste peut être employé dans une application qui diffère de celle suggérée par son nom, il est évident que les points de contact avec l'adversaire peuvent varier aussi bien sur soi que sur lui.

- « Une technique récurrente est une technique importante. »

Et lorsque vous rencontrez une technique originale une seule fois, est-elle sans importance ? Bien sûr que non ; dans un *kata* tout est important et pas seulement les techniques. Mais le discours d'Areski Ouzrout montre bien sa propension à considérer le *kata* comme un simple répertoire de techniques. Encore une clé qui n'ouvre rien !

- « Immobiliser l'adversaire avant de frapper. »

L'auteur fait référence à un idéal commun à tous les arts martiaux japonais mais dont l'origine est à rechercher du côté du *ken-jutsu* (art du sabre des *samurai*), « frapper après avoir gagné », qu'il ne comprend pas. L'idée consiste à placer l'adversaire dans une situation où il lui est impossible de contrer l'éventuelle frappe finale que, parfois on n'accomplira pas si le vaincu accepte sa défaite. Il ne s'agit pas forcément d'immobilisation, de saisie ou de corps à corps, mais de toute situation où l'adversaire sait qu'il ne pourra plus se défendre car les positions, attitudes ou armements des protagonistes lui sont beaucoup trop défavorables. C'est le cas lorsque vous réussissez à le désarmer et à récupérer son arme. À main nue, cela peut se produire quand vous parvenez à entraver sa liberté de manœuvre, en l'enfermant dans l'angle de deux murs par exemple, en vous plaçant dans son dos ou en l'immobilisant, mais également lorsque son intégrité, physique ou psychologique, est tellement dégradée qu'il n'est plus en mesure de manifester la moindre opposition. Il peut aussi se soumettre avant le début de son agression s'il se sent dominé par la puissance de votre *ki*.

- « Prendre l'avantage en se plaçant derrière. »

Voir ci-dessus.

- « Les sauts et les changements de direction représentent des projections. »

La formulation est trop directive. Il faut suggérer et non imposer. Les sauts et pivots peuvent servir à projeter mais également à beaucoup d'autres choses et, entre autres, à sauter ou changer de direction.

Encore une redondance avec « le nom des techniques peut induire en erreur ».

- « Les positions jambes croisées et pliées peuvent représenter une rotation du corps ou un coup de pied aux articulations. »

Areski Ouzrout présente la position *kosa-dachi* puis nous explique que ce n'est pas elle qui va être étudiée mais les déplacements des *Tekki* qui ressemblent dans une certaine phase à cette position. Des détours oiseux pour aboutir à une utilisation particulière des déplacements déjà évoquée dans la clé de décryptage « chaque partie d'un mouvement a son importance ». L'auteur a sans doute peur de perdre ses clés (de décryptage) ; il les fait dupliquer en grande série.

- « S'efforcer de comprendre sur quel principe s'appuie la technique. »

Comme je l'ai souligné plus haut c'est ce que devrait envisager l'auteur qui profite de ce chapitre pour nous livrer une leçon de grammaire : passionnant !

Cependant cette consigne est essentielle et je vais m'y attarder.

Construire un *bunkai* à partir d'un ou plusieurs gestes d'un *kata* est une étape qui permet l'acquisition de diverses aptitudes martiales. On ne saurait en faire l'économie. En produire des dizaines avec la même gestuelle sans mettre en évidence des notions réutilisables dans des circonstances diverses serait ridicule et improductif, leur nombre devenant rapidement vertigineux et surtout sans cohérence. D'autre part, plus un *bunkai* est long, plus la probabilité de pouvoir l'appliquer en combat réel diminue. On voit mal, en effet, comment un grand nombre de longs *bunkai* sans lien logique pourrait conférer l'adaptabilité instinctive nécessaire à la maîtrise du combat. Les gestes du *kata*, après les premiers apprentissages de *bunkai*, n'ont finalement guère d'importance - ils sont travaillés en *kihon* et *yakusoku-gumite* - ; ce qui compte réellement, ce sont les concepts (ou principes) qui les sous-tendent et ceux qui les dirigent (éthiques, philosophiques, psychologiques) dont le nombre est limité, donc parfaitement exploitable.

Entre la fin du 19^e siècle et le début du 20^e, de nombreux gestes des *kata* ont été modifiés, standardisés, édulcorés et sont devenus moins explicites, surtout sous l'impulsion d'Itosu pour l'ensemble du Shorin-ryu, puis au sein du style Shotokan par la suite. Cela a rendu la gestuelle apparemment plus difficile à décrypter, mais ce fut, à mon sens, l'instauration d'une aide précieuse, car ils mirent en exergue les principes et non les exemples. À propos des principes ou concepts, on pourra relire l'article « pédagogie ».

- « Le *kata* et le combat sont différents. »

Je ne vois absolument pas le bénéfice que l'on peut espérer de cette clé dite de compréhension. Mais il faut bien écrire quelque chose pour remplir 500 pages. Dans cette page d'élucubrations, j'ai trouvé deux perles :

- « Le *kata* [...] contient des symboles. » Une centaine de page plus tôt, il n'y avait pas de gestes superflus donc pas de symboles.
- « Le *kata* est un outil qui pourrait à l'extrême limite ne plus être utilisé une fois que le pratiquant a atteint un niveau supérieur. » On se demande bien pourquoi les vieux maîtres se consacrent presque en exclusivité à la pratique des *kata*.

- « Il y a plusieurs applications efficaces pour chaque mouvement. »

Ne ressentez-vous pas, comme moi, une certaine ressemblance à du déjà dit ?

- « Il y a toujours une exception à la règle. »

Sauf que, par définition, il n'y a pas de règle. Le *bunkai* est une application martiale et libre d'un *kata* ou d'une séquence de *kata*, inscrite dans le cadre d'une agression qui ne respecte aucune règle. L'essentiel du *bunkai* réside dans la maîtrise dont fait preuve le karatéka. Un bon *bunkai* pour l'un sera jugé médiocre par un autre. Il n'existe pas de *bunkai* parfait. La perfection serait d'arrêter le conflit avant que l'attaque ne se produise (Cf. les combats de *ki*).

Quel bilan tirer de ce *l'aius* ? Chacun s'en fera sa propre idée, mais je doute de l'efficacité pédagogique de ce discours. Trois ou quatre conseils sont judicieux, mais ils sont noyés dans des redondances et du remplissage. Certaines clés vont même à l'encontre de l'indispensable ouverture d'esprit nécessaire à l'idée d'un art du *bunkai*. J'aurais envie d'intituler tout cela « comment gâcher une bonne idée ». Cependant l'auteur n'a pas fini de nous torturer car nous n'en sommes même pas à la moitié de l'ouvrage. En effet, la suite est encore une bonne idée saccagée.

Si le *kata* est la théorie, le *bunkai* est une mise en pratique qui reste relativement conventionnelle. Pour rendre le *bunkai* opérationnel, l'auteur propose de faire évoluer la forme vers le combat réel.

Suivons donc l'auteur dans l'exposé de cette démarche.

D'abord, Areski Ouzrout recopie son cours du diplôme d'état sur l'acte moteur ; ça ne sert à rien, mais ça fait sérieux. Ensuite, il nous explique le contenu des différents *yakusoku-gumite* conventionnels et la manière d'enrichir les attaques avec des crochets, uppercuts, coups de pied de footballeur, et les défenses grâce aux *bunkai*. Comme il a conseillé de ne pas s'enfermer dans les règles de passage de grade, il prend pour exemple les techniques d'attaque du *kihon-ippon-gumite* exigé pour l'examen du 1^{er} dan. Mais nous commençons à nous habituer à son absence de logique. Les réponses sont des *bunkai* de son cru issus des Heian, Tekki, Bassai, Unsu, Jion, Wankan et Gangaku.

Ces *bunkai* sont globalement corrects, mais, car il y a un énorme MAIS, j'ai vainement cherché à quel critère il fallait rattacher la découverte de chacun d'entre eux. On attend, en effet, la démonstration de l'efficacité des

clés de décryptage des *kata* pour créer des *bunkai* puisque c'est l'objectif affiché de cet ouvrage. Nenni, aucune corrélation n'est opérée. Autrement dit ces critères sont d'une telle inefficacité que même l'auteur est incapable d'en tirer la moindre lumière.

À moins que cette démonstration ne soit réservée à la deuxième partie de ce livre.

ÉTUDE DE CAS : LE KATA KANKU-DAI

Après présentation du *kata*, Areski Ouzrout nous démontre que Kanku est un vrai *kata* d'autodéfense puisqu'il va nous présenter des *bunkai* qui collent parfaitement aux statistiques fantaisistes dont il nous a gentiment gratifié au début de son ouvrage.

Peu importe ces arguties, ce *kata* mérite toute notre attention.

Surviennent alors des instructions pour la compréhension du *kata* qui seraient celles que donnait Gichin Funakoshi. Elles sont tirées du livre « Hidden karate » publié par Gennosuke Higaki, élève de Shozan Kubota, lui-même disciple de Funakoshi.

Un vrai magicien, Areski Ouzrout. Au début de son livre, ce mode d'emploi est irrémédiablement perdu et voilà qu'il nous le sort de son chapeau !

Alors, ces directives ; perdues ou pas ?

J'ai émis, au début de cet article, de sérieux doutes sur l'existence d'instructions attachées à chaque *kata* qui seraient des clés pour le comprendre et élaborer de multiples applications. Que valent les instructions, prétendument attribuées à Funakoshi, présentées aujourd'hui par l'auteur ?

D'abord, on peut s'interroger sur la fiabilité de la chaîne de transmission. Entre Funakoshi et Ouzrout, s'insèrent deux intermédiaires et beaucoup de temps qui a l'art d'éroder les souvenirs. Ensuite, en s'installant sur l'île principale du Japon, Gichin Funakoshi a éliminé les aspects martiaux de son enseignement. De fait, ces consignes ne sont pas très guerrières. Or c'est le côté martial des *kata* et des *bunkai* qui est l'objet de cet ouvrage. L'auteur a sans doute perçu ces faiblesses et a préféré ne pas construire toute son argumentation sur cette base. C'est certainement la raison qui l'a poussé à nous les présenter dans la deuxième partie du livre. La lecture de ces instructions me conforte dans cette analyse.

Tout d'abord elles sont dans l'ensemble assez banales et ne méritent pas de s'extasier. Ensuite elles sont données pour des séquences précises et non pour l'ensemble du *kata*. Ainsi la consigne « il n'y a qu'un adversaire et il est devant » concerne les mouvements 25 à 38, 50 à 64 et 78 à 82. Conclusion : elle ne concerne pas les autres séquences où on peut penser qu'on est en présence de plusieurs adversaires. D'autre part, on y trouve des mouvements tels que *manji-uke* souvent interprété comme un double blocage sur des attaques simultanées diamétralement opposées. Cette directive permet d'éviter cette utopie, mais les bons professeurs n'en ont jamais eu besoin pour formuler des conseils logiques. « Les changements de direction sont des projections » s'applique uniquement aux mouvements 54 à 64 et 78 à 82. Cette consigne n'a donc pas le caractère permanent de celle d'Areski Ouzrout dans ses clés de décryptage. « Immobiliser l'adversaire avant de frapper » affectée aux mouvements 25 à 44, 50 à 53 et 71 à 77 ne sera pas une grande découverte pour la plupart des enseignants sérieux car elle est donnée sur des mouvements des deux bras qui incitent clairement à une saisie ou à des frappes du coude dans la main qui évoquent sans ambiguïté la prise en étau de l'adversaire. La consigne « il n'y a pas de technique qui se termine par une parade » conduit à utiliser un blocage (*shuto-uke*) dans une autre application ; rien de bien difficile à découvrir soi-même.

Ces instructions concernent plutôt le *bunkai* originel et non le concept *oyo*. Elles restent donc très basiques et n'aideront personne à construire des *bunkai* variés.

On voit donc bien ce qu'il faut penser de la prétendue disparition des clés d'interprétation des *kata* qui auraient dramatiquement compromis l'enseignement martial et auraient nécessité le laborieux travail que nous présente aujourd'hui Areski Ouzrout.

L'enrichissement du *jyu-ippou-gumite* avec des *bunkai* n'a pas permis à l'auteur d'étayer la pertinence de ses critères de décryptage pour générer des *bunkai*. Voyons ce qu'il en est pour la production des *bunkai* de Kanku-dai.

L'auteur présente 59 *bunkai*. Pris individuellement, la plupart d'entre eux ne sont guère critiquables ; quelques-uns ne m'ont pas séduit, mais cela n'engage que moi. En revanche, considérés dans leur ensemble, en dépit de la prétention de l'auteur, ils manquent totalement de réalisme, puisqu'à aucun moment il envisage une victoire qui ne serait pas acquise dès le premier geste de l'adversaire. Très fort, Monsieur Ouzrout ! Car, comme il fallait s'y attendre à la lecture de ses clés de décryptage, tous sont dans la forme *jyu-ippou-gumite*, soit sur une seule technique d'attaque.

Ce schéma constitue l'issue idéale d'un combat mais n'est pas du tout représentatif des évolutions possibles d'une véritable confrontation pour la survie où, même sérieusement blessé, l'adversaire va réagir furieusement. De plus, des saisies qui s'arrêtent à ce stade, sans *atemi* à leur suite, ne sont pas bien méchantes et ne devraient guère perturber un artiste martial. Pourtant, Areski Ouzrout paraît sérieusement perturbé quand, sur de simples saisies, il finit en brisant les cervicales de son adversaire. Sur la planète où il vit, la légitime défense n'est visiblement pas encadrée par une loi bien stricte. Dans un cours où on commet une erreur, on peut la rectifier, mais dans un livre qui sera lu et relu, il est interdit de commettre de telles bévues. Passons sur les erreurs ponctuelles et les analyses superficielles.

Là où le bât blesse vraiment, c'est que trois *bunkai* seulement sur un total de cinquante-neuf sont reliés explicitement aux critères de compréhension. Cet ouvrage ambitionnait d'aider le lecteur à inventer des *bunkai* originaux grâce à des consignes bien choisies. La logique exigeait de démontrer que l'utilisation de ces recommandations conduisait facilement à la création d'un *bunkai*. Or l'auteur n'est même pas en mesure de dire comment il a élaboré ses *bunkai* et à quel moment ses fameuses clés de décryptage lui ont été d'une quelconque utilité. C'est donc un fiasco complet ; mais cela s'explique car, comme on l'a constaté plus haut, ces clés sont construites en dépit du bon sens. À quoi, dans ces conditions, auraient-elles bien pu servir ?

Monsieur Ouzrout est capable d'élaborer des *bunkai*, cela ne fait aucun doute, mais ses qualités pédagogiques sont faibles pour ne pas dire plus ; c'est dommage pour un responsable de la formation.

Comme on pouvait s'y attendre, tous ces *bunkai* sont strictement techniques ; de stratégie, il n'en a qu'une : « finir le combat rapidement ». Pas l'ombre d'un concept correctement formulé et réutilisé judicieusement. Pas d'approche psychologique du combat, pourtant un aspect crucial des confrontations violentes. Évidemment pas de considérations éthiques, spirituelles ou philosophiques. Areski Ouzrout est un technicien « besogneux » dicit Jean-Louis Morel dans son interview figurant en préface ; de fait, son art du *bunkai* n'a rien d'artistique. Quant à ses critères d'évaluation dont on a vu l'indigence au début de ce livre, ils ont visiblement été taillés sur mesure pour permettre d'accorder les meilleurs scores envisageables à ses 59 *bunkai*. Je n'ose qualifier le procédé ; chacun se forgera sa propre opinion.

Mon enthousiasme en découvrant le thème de cet ouvrage a donc été copieusement douché. Areski Ouzrout était sûrement trop pressé de livrer ses cogitations à la vindicte publique. Gageons que c'était un coup d'essai et qu'une nouvelle édition revue et corrigée, enfin constructive et pédagogique, verra le jour d'ici quelques années. Un beau livre donc, mais loin d'être indispensable et, osons le dire, plutôt nocif.

EN CONCLUSION

Le *karate-do* est un art dont le support technique est le karaté. Comme tous les arts, il s'exprime en fonction de la voie choisie par l'artiste. Ce peut être de l'art pur, l'art pour l'art, mais le plus souvent il lui est attribué une fonction sociale, par exemple éducative, récréative, sportive, martiale, etc. Dans tous les cas, pour mériter le nom d'art, il doit être créatif, ce qui ne s'observe pas dans beaucoup de dojos. De nombreux instructeurs prétendent pratiquer un art martial, mais le contenu de leurs cours est très souvent purement sportif et l'adjectif martial un simple décorum qui ne peut qu'abuser les néophytes et créer des malentendus. Finalement, le karaté est parfois martial, de temps en temps un art mais rarement un art martial.

Un véritable art martial doit conférer une bonne condition physique, la sérénité liée à une technique qui permet d'assurer sa sécurité, la satisfaction sensorielle et intellectuelle procurée par une expression réellement créative, une maîtrise des émotions handicapantes et sur un plan spirituel, il doit élever au-dessus des contingences qui accablent le commun des mortels. Cependant, malgré cette immense richesse, comment savoir si lors d'une confrontation violente on sera capable de fournir instantanément une réponse juste, élégante et efficace ?

Dans certains arts, la création est un processus à étapes. En musique par exemple, une symphonie peut paraître géniale à la lecture de la partition, mais c'est lors de sa création par l'orchestre qu'elle pourra être appréciée dans toute sa splendeur. D'ailleurs une merveilleuse composition peut être sabordée par une exécution défectueuse mais jamais une partition médiocre ne deviendra un chef-d'œuvre. Le jugement de valeur s'effectue relativement aux différentes étapes de la création.

L'art martial est encore plus délicat à apprécier car l'étape finale, celle du combat pour la survie, n'aura certainement jamais lieu, ou, si elle survient, rien ne garantit que la chance n'aura pas aidé et que l'exploit pourra être renouvelé. Cependant, comme dans l'exemple de la musique, chaque étape conduisant à cet éventuel exploit doit s'approcher de l'excellence, faute de quoi la désillusion est assurée. Ainsi, *kata*, *bunkai*, et *kumite*, parties d'un tout fondamentalement indissociable, doivent-ils être travaillés jusqu'à la perfection technique et

c'est celle-ci, et uniquement celle-ci, qu'un jury d'examen pourra évaluer. Mais ce n'est pas assez pour espérer se sortir élégamment et sereinement de l'épreuve ultime. Pour côtoyer ce Graal, techniques, tactiques et stratégies ne doivent pas être figées, mais suffisamment malléables pour s'adapter instantanément à n'importe quelle situation inédite. Les considérations spirituelles, philosophiques et éthiques guideront une réflexion approfondie sur la finalité de l'art martial et permettront de construire des stratégies, tactiques et techniques efficaces et innovantes, en harmonie avec l'humanisme qui devrait guider tout individu animé d'une conscience. Cette démarche nécessite de l'intelligence, de la logique, de l'imagination, beaucoup de temps et énormément de sueur abandonnée au dojo.

Citons une dernière fois Gichin Funakoshi : « Connais l'ennemi, connais-toi toi-même, et dans cent combats tu ne seras jamais mis en péril.

Si tu ignores tout de l'ennemi mais te connais toi-même, tu as autant de chances de perdre que de vaincre. Si tu ignores tout de l'ennemi et de toi-même, tu seras en péril dans chaque combat.

Vaincre cent fois au cours de cent combats n'est pas la preuve d'une grande habileté ; celle-ci réside plutôt dans le fait de soumettre l'adversaire sans avoir à combattre. »

Cependant, Miyamoto Musashi, célèbre maître de sabre du 17^e siècle disait déjà la même chose dans des termes semblables, mais c'est à Sun Tzu que revient la paternité de cette sentence formulée au 5^e siècle avant notre ère.

Voilà un vaste programme qu'il faut entreprendre sans tarder mais qui ne sera certainement jamais achevé. L'incertitude qui planera donc toujours sur sa capacité à surmonter l'épreuve ultime impose l'humilité, mais les étapes qui jalonnent la préparation martiale nécessitent la perfection. Faire cohabiter élégamment la perfection et l'humilité, voilà l'art.

Sakura Sensei

(*) Areski Ouzrout a francisé le mot *kata* et lui fait prendre la marque du pluriel. Dans ses citations ce mot n'est donc pas en italique.